

Nathalie

Depuis quelques années déjà l'X accueillait des jeunes filles. Elles n'étaient pas bien nombreuses, l'encadrement ne savait pas encore trop comment traiter ces polytechniciens d'un nouveau type et l'isolement de l'école sur le plateau de Saclay offrait peu d'opportunités de distractions. Sans doute une convergence de facteurs qui conduisaient à ce que les rares Xettes soient l'objet de toutes les attentions (et convoitises) de la part de leurs camarades comme du personnel de l'école.

L'image d'Épinal que les filles bûcheuses qui réussissaient les concours des grandes écoles étaient nécessairement des laiderons était parfaitement fausse. Certes il n'y avait pas que des beautés de mannequins mais quelques unes étaient vraiment jolies. Tout au moins jugées jolies par des garçons qui pour un grand nombre s'étaient abrutis dans les études pendant leurs classes préparatoires ou par des militaires qui appartenaient encore à l'époque, à un milieu presque exclusivement masculin.

Les filles avaient globalement parfaitement évalué la situation et surent bien tirer profit dès les premiers jours de la « scolarité », de cette nouveauté dans une école dont tout le fonctionnement s'appuyait sur des traditions séculaires.

Les classes à la Courtine ne sont pas la période la plus agréable des études, principalement à cause de la brutalité du contraste avec les années de classes préparatoires. Il y a aussi la nouveauté des exercices proposés comme les marches de nuit à une époque où l'on imaginait pas ce que pouvait être un GPS. Il n'est pas d'ailleurs pas certain que ce soit plus facile aujourd'hui car la Creuse fait partie de ces merveilleux départements où la couverture INTERNET est loin d'être parfaite. Dans les marches de nuit, il fallait bien sûr que quelques volontaires se sacrifient pour assister les officiers et sous-officiers qui nous encadraient à bord des jeeps. Et les désignées volontaires étaient étonnamment toujours des filles.

Autant dire que l'on était à l'époque, aussi loin de la parité que de l'égalité de traitement. Mais cette situation conduisait les garçons à considérer comme des « pépites » les quelques filles de la promotion au point peut-être de les idéaliser un peu.

L'intégration dans une école aussi prestigieuse reste un événement exceptionnel et pour un petit provincial laborieux comme moi, mon jugement était pollué par l'idée que tous ceux qui avaient intégré étaient nécessairement des « gens biens ». Je n'avais sans doute pas consacré assez de temps à l'écoute des chansons de Brassens. Il ne me fallut que quelques semaines pour me rendre compte qu'une promotion était un échantillon tout à fait représentatif d'une population standard.

En préparatoires, j'avais aussi déjà pu me rendre compte que tous mes camarades n'avaient pas les mêmes facilités mais à l'X le contraste entre ceux qui n'avaient nullement besoin de travailler pour tout assimiler et ceux du fond de classement était saisissant.

Nathalie était une jolie petite blonde, pas du tout innocente, avec beaucoup de facilités intellectuelles, qui faisait des ravages auprès de ses camarades comme des encadrants. Le profil idéal pour faire naître une légende et une réputation sulfureuse.

Un des moments majeurs de la vie polytechnicienne est la participation aux manifestations militaires et tout particulièrement le défilé du 14 juillet sur les Champs Élysées. On s'y prépare longuement au grand désespoir de nos encadrants, car il faut reconnaître que la mise au pas d'un groupe de polytechniciens est certainement pour nombre d'entre eux, bien plus complexe que la résolution des équations les plus abscones. Par prudence, les organisateurs prenaient la précaution de faire défiler l'École Polytechnique sur la plus petite distance possible, en tête du défilé et avant les troupes à cheval pour être certains d'éviter la tentation pour les serviteurs « de la patrie, des sciences et de la gloire » de dévier leurs pas en raison des traces que les chevaux ne manquent jamais de laisser sur leur passage quelle que soit la solennité de la cérémonie à laquelle ils participent.

Au delà d'un discours pas toujours flatteur, certains d'entre nous étaient malgré tout assez fiers de participer à ce défilé. Pour quelques uns ce n'était qu'un premier « passage à la télévision » à l'aube d'une carrière de grande notoriété, mais pour la plupart de la promotion ce serait la seule prestation télévisée de leur vie !

Quand on est polytechnicien de père en fils ou en fille, c'est certainement un peu banal, mais quand on est le premier polytechnicien de la famille c'est un vrai moment d'exception.

Toute l'organisation de la journée était un peu exceptionnelle. C'est incomparable avec les épreuves des concours subies quelques années auparavant, mais tout de même un peu de stress qui avait un peu perturbé le sommeil. L'heure de lever était aussi inhabituelle, car la mise en place de tous les participants s'effectue bien longtemps avant le début du défilé pour éviter toute mauvaise surprise. Le soin apporté à sa tenue. Le port du grand uniforme, des gants blancs, du bicorne (du tricorne pour les filles, particularité qui a aujourd'hui disparu), de l'épée, n'est pas banal. Il y a encore le regard porté sur la tenue des autres. Un défilé est une belle œuvre collective. Quelle que soit l'attention et la qualité de notre prestation individuelle, c'est le collectif qui est perçu par ceux qui assistent au défilé. Chacun surveille et assiste un peu ses voisins comme il est lui même surveillé. On ne peut pas être seul à bien défiler.

Jusqu'au signal de départ, la tension monte, un peu comme à l'approche de la publication des résultats du concours...et pourtant ce n'était pas les mêmes enjeux.

Puis c'est la libération, un peu de flottement au départ mais rapidement le collectif trouve son rythme et fait une prestation d'une qualité qu'aucune répétition n'avait jamais atteinte. Les quelques centaines de mètres à parcourir sont rapidement absorbées. On en vient presque à regretter que nos officiers aient tant manqué de confiance envers nous pour autant limiter notre parcours.

C'est déjà fini, la tension retombe.

Comme dans une pièce de théâtre, il y a ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas dans un défilé. Un des inconvénients de passer les premiers, c'est que derrière nous il y a beaucoup de monde et qu'il faut très rapidement libérer les lieux pour éviter les « embouteillages ». Retour aux cars, il faudrait conserver un minimum de concentration, il y a tout de même quelque centaines d'élèves à regrouper et à ramener à Palaiseau. On finit par retrouver tout le monde pour pouvoir partir. Le trajet de retour permet de prendre un peu de repos dans le car tout à coup étrangement silencieux.

Une autre excitation monte alors rapidement. En rentrant, il faut boucler ses bagages car c'est aussi le début des vacances. Pour certains, les familles qui ont assisté au défilé viennent chercher leur héros.

Puis c'est le drame, on entend des claquements. Après tout c'est le 14 juillet ce sont certainement des pétards. Non, ce sont des coups de feu ! Impossible cela vient d'un des bâtiments d'élèves.

Et pourtant rumeur cela concerne un élève. Une ambulance, la gendarmerie, un périmètre de sécurité, tout confirme qu'il s'est passé quelque chose d'exceptionnel.

Il faut continuer à préparer ses affaires.

Quelqu'un a tiré sur Nathalie, un amant éconduit. A notre époque comment est-ce possible ?

Nous partons sans savoir... la rentrée se fera sans Nathalie.